

La Descente aux Mandarines

Professeur d'agriculture, je croirais manquer d'à-propos, si je ne rappelais, à l'occasion de ce cinquantenaire, un souvenir cher à de nombreuses promotions : « la descente aux mandarines ».

Au crépuscule d'un jour de décembre 1920, quatre tyrons décident leur « première descente ». Après maints concilia-bules, chacun de nous traduisant à la fois, la crainte d'être pris et les difficultés de l'entreprise, nous nous engageons, l'air innocent, dans le chemin du petit bois. La fraîcheur de la nuit et aussi un peu de frayeur, nous rendent moins hardis... mais aucun de nous ne voudrait donner aux autres le signal du retour!

La traversée du petit bois s'effectue sans incident; puis, à la faveur de la nuit, nous franchissons les terrasses à découvert du fond du ravin et nous arrivons sous les mandariniers.

Là, persuadés que le feuillage touffu nous déroberait aux regards indiscrets, nous entreprenons vivement, par équipes de deux, la récolte: l'un, grimpé sur l'arbre, cueille et envoie au camarade resté en bas, les fruits, objet de notre convoitise. On constitue le stock, on dégustera ensuite avec la promotion.

Le hasard l'avait-il servi ou bien nous avait-il aperçu, voilà que le veilleur vient en courant par la pente de la Bouverie. A mi-chemin, ne pouvant contenir sa colère, il nous apostrophe vivement : « N'avez-vous pas honte? »

Un coup de fusil n'aurait pas eu plus d'effet. Comme des moineaux surpris, nous nous enfuyons en hâte dans la direction opposée : l'un de nous, en descendant précipitamment de l'arbre, laisse un pan de blouse accroché à une branche, ce qui l'oblige à porter, pendant quelques jours, la petite blouse des Espagnols débarquant des balancelles.

Hélas! la nuit est profonde, et la frayeur nous prive de tout sens d'orientation; aussi, avec un ensemble touchant, nous nous embourbons jusqu'aux genoux dans la cressonnière. La peur nous donne des ailes et, sans nous rendre compte des dégâts commis, nous nous tirons de là et nous nous enfonçons dans le petit bois.

Essouffés, nous arrivons en étude; la lumière nous révèle l'importance des dégâts: nos vêtements et nos souliers sont recouverts d'une boue épaisse, mais l'entreprise a réussi.

Toute la soirée, l'angoisse nous étreint: il nous semble que le directeur, prévenu, va apparaître! Mais tout passe inaperçu, et on déguste!

Notre embourbement et la blouse raccourcie sont rappelés bien souvent au cours de l'hiver.



Un poète du "Profane"

DESSIN DE DREVET

fleur fanée

J'ai désiré ouvrir un livre de poèmes
Qu'un soir je t'ai lu plein de délicats aveux;
Pendant ce même soir, en mêlant nos cheveux
Nous nous étions des mots souvers et suprêmes.

Chère, je viens de vivre une heure délirante.
Un doux charme a passé qui s'est appesanti.
Impalpable pourtant et je me suis senti
Lentement obsédé par ta pensée errante.

J'ai tourné les feuillets; mon âme recueillie
Frémissait sous l'envoi des souvenirs lâchés;
Emu, j'ai retrouvé les pétales séchés
D'une mignonne fleur que pour toi j'ai cueilli.

Nous venions de poser la question banale
A des reines-des-près, lorsque sur le chemin
Un calice discret se montra sous ma main:
En cachette, je pris la fleurette automnale;

Mais, timide, jamais je ne te l'ai remise;
Et maintenant, fanée, entre deux feuillets
[blancs,

Elle conserve, vierge, un beau rêve tremblant
Je la garde toujours: mon cœur te l'a promise.

Frimigacci.

Aujourd'hui, passé de l'autre côté, il m'arrive de distribuer des mandarines aux élèves après une bonne séance à l'arboretum. Je sais trop bien que ces « fruits d'or » excitent la convoitise et je suis satisfait intérieurement d'éviter peut-être le raccourcissement d'une blouse ou un plongeon dans la cressonnière.

H. Degioanni,

Promotion 1920-1923

Professeur d'agriculture aux
Ecoles Normales d'Alger-Bouzaréa.

Repentir

Lorsque je débutais comme professeur, j'enseignais le français (que n'ai-je pas enseigné à Bouzaréa!) et il m'est arrivé, comme à tous, de trouver de bons élèves, de mauvais, de moyens. Dès la première année, une expérience fortuite devait me laisser sceptique sur la valeur des exercices que nous donnons, des notes que nous attribuons à nos élèves quant à la détermination de leurs mérites réels.

J'avais un élève qui me désolait. Quel que fût le sujet de devoir, description ou dissertation, pensée à expliquer ou sentiment à analyser, le résultat était désastreux: des 4, des 5 sur 20; nous ne pouvions, ni l'un ni l'autre, sortir de là. Il était désespéré et moi aussi. Comment travailler et faire effort si l'on est payé de la sorte? —

Voilà qu'un jour je m'avisai de donner un exercice de vers à faire. Oui, des vers, un sonnet même. C'est devenu courant aujourd'hui, c'était une petite révolution à l'époque, tout au moins à Bouzaréa. Et je découvris que Frimigacci était poète, qu'il pensait, sentait, s'exprimait en vers. Une poésie légère et douce, exquise, des vers aériens, simples et musicaux: un poète mineur, certes, mais charmant. Et je ne lui demandais rien de la prose!!

Frimigacci m'a laissé un petit recueil de ses vers délicieux. Je les ai gardés précieusement et j'en suis fier. Je les lire de mes notes de professeur où elles dorment depuis vingt ans et je prends sur moi d'en publier une dans *Le Profane*.

Que Frimigacci me pardonne. Il me doit bien cela pour toutes les mauvaises notes que je lui ai données.

Je répare:

C. di Luccio,

Promotion 1907-1910,

Professeur de Lettres aux
Ecoles Normales d'Alger-Bouzaréa.

après-midi

Dans le jardin épanoui
L'abeille voltige et bourdonne
Et sous la brise qui fredonne
La frêle fleur s'évanouit.

Les pétales pleuvent moelleux
Violets, blancs, rouges et roses;
De jolis papillons se posent
Sur les calices mielleux.

Il danse un vol de moucheron
Parmi l'impalpable poussière
Des rayons de chaude lumière:
Là-bas, de ses petits yeux ronds,

Un oiseau guette et brusquement
De coups de bec et d'aile il pille
Le rond de feu qui s'éparpille
Et se reforme étourdiment.

Frimigacci.